

Ô mon église !

Je te regarde le soir, illuminée, plus belle encore que maintenant ils ont ébranché les arbres de la cour et que je te vois mieux, presque entière. Tu vis alors d'une lumière un peu rosée, douce, tu es là, et même si je ne te voyais pas, je sais que tu me protèges. Tu me protèges de ta beauté sobre qui ne retient personne. C'est que, les malheureux, ils ne savent pas. La beauté, oui, de tes formes épurées. Mais pour moi, tu es plus belle encore, je le pense, de ce que ce sont les gens de ce village qui t'ont construite. Cela a son importance, cela prouve une communauté en apparence solide et dont le destin est de durer. On ne construit pas une église pour quelques jours, c'est pour aller, confiant, en route vers l'éternité, c'est aussi pour aller plus haut où tout est beau, n'est-ce pas d'ailleurs pour ça que l'on construit des clochers ? Et toi tu es belle et tu m'émeus. Et je te regarde, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi je t'aime tant, moi qui n'y vais pas, ni le dimanche, ni à Pâques, juste à Noël, et puis encore, je n'y vois plus la lumière d'autrefois, déçu, frustré d'une magie que je ne retrouve pas. Alors il y avait tellement de lumière, et il n'en reste que si peu. Mais église n'égale pas croyance. J'aime aussi d'autres temples sans aller y prier, j'aime d'autres ambiances qui émanent, je le crois, plus du génie d'un lieu que d'une force supérieure. Je crois aussi, sachant m'illusionner à mon tour, et puis je ne crois plus, redescendu pour ne plus voir que le vide tragique de la réalité.

Je l'aime, mais j'ai tant peur aussi qu'un jour ils ne l'estropient, comme ils le font avec tout, sans connaissance, avec si peu d'âme. On est entre gens que le vandalisme n'effraie pas, les sensibilités s'émeussent ou se finissent ainsi que s'éteignent les bougies quand la fête est finie. J'ai tant peur, oui, qu'ils ne l'estropient, qu'ils ne la mutilent, la massacrent, alors qu'elle devrait rester telle qu'elle est et sans qu'on ne change une seule de ses pierres.

Je l'aime et quand j'y vais parfois, silencieuse, enclosant en elle une ambiance que l'on ne perce pas, de quoi est-elle faite, de vie ou de mort, d'espérance ou de désespérance, de spiritualité ou de froide réalité, je monte au clocher. Je monte au clocher car en même temps on grimpe vers le ciel, un peu, on gagne aussi ces hauts du village d'où celui-ci nous apparaît plus petit, plus chaleureux par contre. On domine sans se faire la grosse tête. On essaye de comprendre. On se met dans la peau d'un philosophe, d'un homme qui pense. On se met au-dessus de la mêlée, et pour d'une vie commune n'en ressortir que la quintessence. Ils ont vécu et maintenant ils sont morts. Et je me souviens de presque tous qui ont passé. Et qui ont laissé quelles traces, je vous le demande, mis à part cette église, travail commun, et c'est pourquoi on l'admire et on l'aime.

Si belle est-elle la nuit, dans sa chemise rose. Elle va dormir. Mais non, elle n'éteint pas la lumière, et le milieu de la nuit, pour elle, c'est comme le soir ou le petit jour. Un léger brouillard court sur le village, l'enveloppe et tout se fait

silence autour. Tout dort. Juste entend-on parfois sonner une heure, et puis deux. Et puis l'on s'endort.

Je l'aime d'amour vrai. Je l'aime comme cette maison, mais elle contient quelque chose que je n'explique pas et que je ne trouve pas ici. Est-ce le culte, vraiment, ou simplement cette vie d'homme qui se croit tout, y prie et passe. Il prie dans son complet du dimanche, il prie dans sa santé, et il ne sait même pas qu'il faudra aussi prier quand l'on sera dans l'habit du pauvre, si cela se trouve, et qu'on sera ravagé. Je l'ai vu l'autre jour, lui autrefois si vivant. Il est là, les veines du cou saillent, il ne dit rien et attend.

Je ne prie pas, je regarde et j'admire. Je me concentre. Pour savoir. Pour aller dans les choses, pour en discerner le fond et non pas n'égratigner que la surface. Pour pénétrer l'homme. Et l'homme parfois est décevant qui n'a rien à dire ni à écrire. Son expérience, il ne sait qu'en faire, il la garde pour la prendre plus tard avec lui sans la communiquer à personne. Il n'ira pas au-delà de l'enveloppe de son propre corps. Je le plains. Ô toi qui passe. Mais l'église, elle, elle reste, si jolie, austère un peu. C'est que ceux-là furent aussi sérieux qui l'on faite. Alors on ne riait ni au culte ni à l'école du dimanche ni même dans la vie. On était coincé de père en fils. On croyait qu'il fallait être austère pour plaire à Dieu.

Je passe près d'elle tous les jours. Voici ses fenêtres, voici son clocher. Voici l'église que tout petit j'avais fixée sur du papier avec des collages. Mon dessin resta fixé au mur des mois, pour hélas bientôt disparaître. Je lui avais mis un toit rouge, ses murs étaient jaunes. Je l'avais recréée. Je l'aimais déjà mais je ne savais pas encore que je ne la fréquenterai plus un jour. Peut-on connaître son destin par avance ? Je passe près d'elle, et si je ne la caresse pas c'est que je sais ses murs rugueux. Je mettrais plus volontiers mes mains sur les vieilles poutres de son clocher, ou sur la rampe de l'échelle qui monte là-haut, longue et raide, sur la vieille pendule belle comme au premier jour où on l'installait et qui ne sert plus. Je ferme les yeux. Elle est là, mon église, au fond de mes pupilles qui ne disparaît pas. Je lui porte un amour que les autres ne savent pas. Mais cela est sans importance. Je ne marche pas avec eux et eux ne le font pas avec moi. On s'ignore superbement. On va tous ailleurs, là où l'on croit que l'on doit aller. Ni plus, ni moins. Et c'est la vie.